

ÉRIC CHEVILLARD

AU PLAFOND



LES ÉDITIONS DE MINUIT

Les plus gros nuages sont gris, les plus hautes et vastes villes sont grises, l'éléphant, l'hippopotame, tous les pachydermes sont gris, on les voit de plus loin que le colibri ou le papillon excessivement colorés, or le préjugé demeure qui veut que le gris soit la plus mince manifestation du visible, ce qui se distingue à peine du rien ou s'en rapproche le plus, préjugé si tenace qu'il a d'ailleurs fini par aveugler pour de bon les populations : combien d'hommes et de femmes restent des jours, des mois, des années entières sans voir un éléphant, un hippopotame, comme si de telles bêtes énormes étaient bel et bien devenues imperceptibles pour eux ? Aujourd'hui, la sensibilité au gris caractérise quelques rares esthètes qui ont des âmes de musiciens. Ceux-là le savent, il existe autant de nuances de gris que de couleurs fran-

© 1997 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie,
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris

ISBN 2-7073-1603-2

ches, chaque nuance correspond précisément à l'une de ces couleurs dont elle exprime toutes les valeurs, mais avec plus de délicatesse, de justesse, une exactitude et une pureté absolues. Il existe ainsi un gris qui vaut le rouge, plus subtilement rouge que le rouge, malgré les apparences, qui va plus loin dans l'idée ou le sentiment du rouge que le rouge même, un gris plus rouge que le rouge, plus intimement rouge que le rouge, le gris du rhinocéros par exemple, un gris plus nettement bleu que le bleu, le gris de l'éléphant, un gris plus profondément vert que le vert, le gris de l'hippopotame, un gris d'un jaune que le jaune n'atteindra jamais, le gris de la pierre. C'est ce que la sobre élégance a compris.

Des pieds à la tête, tous les jours, je suis vêtu de gris, et pourtant on se retourne sur moi quand je sors, on m'observe avec curiosité. Ces mêmes regards qui ignorent l'éléphant, qui transpercent le rhinocéros et glissent sur l'hippopotame s'arrêtent sur moi. On me remarque, je suis repéré tout de suite. J'ai un visage très ordinaire, sans beauté ni laideur, et mon miroir n'est pas autre chose en effet que de l'argent jeté par la fenêtre, puisque mes semblables défilent sur le trottoir, derrière la vitre nue. De mon nez, s'il me fallait malgré tout affiner ce portrait, je dirais qu'il est le siège de

mon odorat, et, de mes yeux, si je ne les avais pas, que je serais bien empêché pour y voir. Toutes les antennes de mes sens sont à leur place, je suis ressemblant, on pourrait me prendre pour un autre, plusieurs autres, n'importe qui. Mais j'entends qu'on murmure autour de moi quand je sors, les passants me montrent du doigt. Lorsque j'entre dans un lieu public, un magasin, un restaurant, en me baissant légèrement pour franchir la porte – non que je sois plus grand que n'importe qui, mais je porte en permanence une chaise retournée sur la tête et je crains de heurter le chambranle ou de briser la vitrine –, les conversations se figent, puis cèdent la place à ce même murmure que je croyais avoir laissé dehors, qui décidément me suit, comme ces grosses mouches qui changent de pièce avec nous, attirées par on ne sait quoi, quels effluves, et semblent rechercher notre compagnie à seule fin d'y satisfaire leur étrange besoin de nuire.

J'aimerais pouvoir dire, ce serait mentir, que je suis né ainsi, avec une chaise retournée sur la tête. Mais l'origine de la chose remonte à une époque si lointaine que je me souviens à peine des années qui l'ont précédée. J'étais alors un enfant apeuré,

solitaire déjà comme un vieux mâle, si peu socia-
ble que le monde me semblait exclusivement peu-
plé de tierces personnes – autrui, avant toute autre
détermination, était pour moi cette tierce per-
sonne qui survient toujours mal à propos. Quand
l'attention générale me prenait pour objet, je me
sentais arraché à moi-même, aspiré, vidé de toute
ma substance, j'appartenais à ces regards en fais-
ceau dont la convergence attestait seule ma pré-
sence au monde : ces yeux posés sur moi étaient
tout ce qui me restait de chair vivante, ma
conscience même se confondait exactement avec
la somme des impressions et des jugements que
j'inspirais alors. De longues minutes étaient
ensuite nécessaires pour que je me recompose une
identité dans la solitude, je revenais à moi, mais
j'avais cessé d'exister aussi longtemps que s'était
prolongé l'examen, j'avais vécu comme un mort
de fraîche date dans les souvenirs contradictoires
de ses connaissances proches et vagues. Je détes-
tais donc par-dessus tout être l'objet de cette
attention à laquelle il m'était pourtant impossible
d'échapper puisque ma discrétion, prise pour de
la sagesse, était encore montrée en exemple aux
autres enfants qui se dissimulaient mieux que moi
dans les chahuts. J'aurais voulu décroître en ces
années où la moelle jaillit comme une sève, où la

thyroïde vous écartèle de l'intérieur, je ne pouvais
que me recroqueviller, grandir en rond, en spirale.
Un médecin consulté par ma mère m'imposa
l'exercice de la chaise retournée pour me forcer
à pousser droit. Je me redressai. Il y avait donc
une place pour moi sous le soleil. Mieux encore :
ainsi équipé, j'étais partout à ma place.

Dans le ciel, je suis un homme installé. Je siège
avec les dieux légendaires au-dessus des nuées,
parmi les éclairs, je presse les oranges qui font les
orages, je souffle le chaud et le froid. En somme,
je domine la situation. Je vois les choses de haut.
Je dois me pencher pour observer les oiseaux, ils
sont plus gros que les hommes. Les hommes
vivent tout en bas, au fond, je les devine, écrasés
par la perspective, leurs pieds jouant avec leur tête
comme avec un ballon, poussant celle-ci vers
l'avant – succession rapide de dribbles courts et
de crochets–, évitant des adversaires qui ne son-
gent eux-mêmes qu'à s'esquiver, chacun pour soi,
chacun son but, j'assiste à cette partie intermina-
ble sans y prendre part, sans passion, je n'en deta-
che pas mes yeux pourtant, mais parce que je jouis
d'une bonne place, confortable, et d'un point de
vue unique. J'espère toujours qu'il va se passer